

NOTRE CONNAISSANCE DU REEL SE LIMITE-T-ELLE AU SAVOIR SCIENTIFIQUE ?

Si l'on en croit Karl Popper dans Logique de la découverte scientifique la science se définit d'abord par sa réfutabilité et sa capacité à interdire à certains phénomènes de se produire, plutôt que par sa capacité à dire ce qui est. Aussi l'on est en droit de se demander quelle approche du réel elle offre et si celle-ci n'est pas, en définitive, qu'un instrument utile et efficace, certes, mais jamais à proprement parler une connaissance du réel et s'il n'est pas plus évident d'admettre que le réel est d'abord ce qui se trouve validé pour nous dans notre expérience empirique, voire strictement sensitive. A première vue le réel ne peut pas être dans le concept théorique : on ne peut pas désincarner le réel, sinon on lui ôte précisément ce qui le définit en tant que tel – c'est-à-dire ce qui relève des *choses*. Ainsi, par exemple, l'idée qu'une particule est potentiellement présente en tous les points de l'univers n'a pas beaucoup de sens dans notre vécu intime et quotidien du réel.

Aussi d'un côté nous faisons tous l'expérience d'une réalité sensible, diverse, discrète voire même unique et propre à chaque individu et, d'un autre côté le savoir scientifique semble bien au contraire toujours décrire une réalité dont on cherche l'unité et la continuité, à toutes ses échelles. La difficulté rencontrée par la physique contemporaine à unifier les quatre interactions fondamentales de la nature tend toutefois à prouver que cette unité est bien aussi fictive que les croyances théologiques du passé. Quelle prétention un tel postulat de l'unité du réel – qui s'apparente bien à une forme de préjugé – peut-elle avoir par-dessus le vécu singulier et sensible des hommes ? Ne faut-il pas admettre que le réel est quelque chose d'intime et d'abord de vécu par la subjectivité ? Mais alors aucune connaissance, à ce titre, ne serait possible.

La connaissance scientifique procède constamment à une réduction du réel pour tenter de le connaître. C'est ainsi qu'afin de trouver à tout le moins une chose certaine dans toutes nos connaissances on sombre aisément dans la rupture solipsiste. C'est pourquoi la démarche empiriste ne peut pas être évitée. Mais l'insuffisance de la sensation à produire l'universel contraindra toujours la connaissance à opérer comme un dépassement du sensible vers le théorique. Aussi, afin que le savoir scientifique puisse vraiment se définir il lui faudra prendre la mesure de ses limites intrinsèques. Il semblera donc qu'on ne puisse pas réduire notre connaissance du réel au savoir scientifique. Mais il paraîtra bien difficile de voir par quel autre moyen l'esprit produit néanmoins une véritable connaissance.

* * *

A chaque instant l'homme « connaît » le réel en tant qu'il le sent. Il faut entendre par là le processus de la sensation, du stimulus ou même de l'émotion et rester loin de l'idée de sentiment qui par définition opère une déformation de l'expérience, puisqu'elle en est une interprétation trop imparfaite. Le corps de l'homme est le premier portail de l'homme vers son environnement. On pourrait entrer dans la perspective du doute radical de Descartes dans ses Méditations

métaphysiques et contester que le ressenti n'a peut être rien à voir avec le réel mais cela serait se borner dans un solipsisme auquel, justement, le réel échappe totalement.

Ainsi, l'homme a accès au réel, notamment à ses passions, ses mouvements, qui nous sont presque littéralement *dévoilés* ; je ressens la douleur physique sans recours à un savoir scientifique antérieur de la douleur : il s'agit d'une connaissance du réel qui se passe du savoir scientifique.

Mais cette connaissance préalable n'est elle pas l'intuition même qui génère le savoir scientifique ? En effet le savoir scientifique naît d'un un premier mouvement empirique. C'est ce sur quoi Hume, dans le Traité de la nature humaine, nous ouvre les yeux : il n'y a pas de savoir scientifique sans expérimentation du sensible. Alors notre connaissance du réel 'primaire' qu'est la sensation est inévitablement comprise dans le savoir scientifique.

Toutefois elle est moindre que le savoir scientifique car elle ne repousse aucune limite. Kant disait que Hume l'avait « réveillé de son sommeil dogmatique » et avec l'auteur de la Critique de la raison pure on assiste à un mouvement supplémentaire qui va conférer une certaine autorité à la science. Kant distingue les jugements analytiques, propres à la seule connaissance empirique du réel, des jugements synthétiques a priori, lesquels portent le jugement au-delà de la seule sensation.

Et là le savoir scientifique prend une avance considérable sur la science obtenue à tâtons à partir de l'expérience. Autrement dit on a une connaissance du réel obtenue par le formel, l'axiomatique : la connaissance du réel par ce qui lui est « extérieur » en un sens, ce qui le régit mais qui perdure indépendamment d'une phénoménologie discrète du réel. La méthode de Kant (et on rejoint ici sa Critique de la Raison Pratique) transforme la science : elle est praxis et non theoria, c'est une action et pas seulement une vision : on va plus loin qu'un réel connu car subi de façon discrète. Et alors on peut dire que la connaissance du réel se limite au savoir scientifique ; encore faut-il garder en tête la structure réfléchie de cette affirmation : cela serait notre connaissance du réel qui se limite et non le savoir scientifique qui serait intrinsèquement limité comme il l'était dans l'approche de Hume. Cette distinction nous confère une responsabilité et un pouvoir considérables.

Aussi il convient de se demander plus expressément pourquoi nous pouvons parler de notre connaissance du réel. Le savoir scientifique opère un « règlement » des connaissances discrètes du réel, il ajuste, conjugue et tente de formaliser la multitude des expériences du réel. Ce qui apparaît alors c'est une connaissance du réel générale : elle est « notre connaissance du réel. Il y a donc une unité de la connaissance du réel des hommes ; une unité, mais surtout pas une identité. Cette unité englobe tous les débats scientifiques ; et il n'y a rien de plus discuté que les « vérités » scientifiques et cela parce que l'homme, s'il fait face à une limite, va précisément s'efforcer de la repousser. C'est d'ailleurs parce qu'il y a débat dans le savoir scientifique qu'on peut parler d'unité ; nous ne nous trouvons plus, depuis quelques temps maintenant, dans un dogme « religieux » de la science, la science a été en un sens 'humanisée'.

Se pose alors la question de la légitimité de cette appropriation du réel par le savoir scientifique de l'homme. Cette légitimité, quelle est-elle ? C'est en fait cette idée de Kant que le savoir est praxis (action) et non theoria (vision) : le savoir scientifique est le résultat de l'action de l'homme, rien ne lui est simplement dévoilé, il n'a pas une attitude passive. Le scientifique d'avant, de la Grèce Ancienne par exemple, c'est celui qui constatait l'ordre des choses, c'est le *cosmos* ; et cette idée d'ordre, d'harmonie des choses dominait la science jusqu'à Galilée, et à vrai dire n'est pas encore complètement abolie : un tel « savoir scientifique » n'est rien d'autre que l'adoration du divin, donc une connaissance du réel qui *se borne* catégoriquement au savoir scientifique – alors mal nommé. Quand l'homme opère cette rupture indispensable avec le cosmo-logique et le theologique, il se trouve alors devant le constat du divers, voire du Chaos, celui qu'un homme décidant de connaître le réel *en soi*, c'est-à-dire, en somme, le cosmique ou le divin, ne fait que voir et croire.

* * *

Qu'en est-il alors de cette « limite » de notre connaissance du réel ? Notre connaissance du réel se limite-t-elle au savoir scientifique ? Or maintenant, on a rendu le savoir scientifique à l'homme. Donc on a démontré qu'une telle limite ne connaissait pas de rigidité. Rousseau, dans le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, dit que « c'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait. » Alors qu'il est impossible pour l'animal de se détacher de sa nature – ici, caractère carnivore/herbivore – l'homme, lui, est perfectible. Quand Rousseau rend compte de cette perfectibilité de l'homme, il efface radicalement la « limite » que le (notre) savoir scientifique pourrait poser : notre connaissance du réel apparaît alors également infiniment perfectible.

D'avantage, n'est-ce pas le fait que l'on conçoit cette « limite » qui stimule l'activité scientifique qui nous pousse à perfectionner sans cesse notre connaissance du réel. Pour reprendre les mots de Rousseau, ne voulons-nous pas « taire » cette nature, l'idée de nature nous apparaissant alors comme le frein de notre connaissance du réel ? Après tout, le savoir scientifique d'aujourd'hui, la physique quantique par exemple, défie considérablement toutes les intuitions de l'homme quant au réel ; la nature – celle de l'homme y compris – tend à nous tromper.

Cependant, il y a comme un besoin de cette force réactive. Mon corps, mes sens, s'opposent fondamentalement au monde sensible ; c'est une telle force réactive qui anime l'homme. En effet l'homme conjugue son expérience du réel et sa faculté de raisonner, si bien qu'il contrôle, comprend sa connaissance du réel au lieu de la subir.

Ainsi, bien qu'il est vrai que nous ne connaissons pas le réel plus loin que le savoir scientifique, il n'en est pas moins vrai que lui-même ne connaît pas de limite – l'entendement de l'homme tendant inévitablement vers la perfection.

* * *

Certes Kant le premier nous enseigne que le savoir scientifique est fini et en ce sens l'on peut se demander s'il n'est pas alors contradictoire de le poser comme infiniment perfectible. Mais les limites que Kant pose sont celles des intuitions de l'espace et du temps : aucune idée transcendante ne peut être l'objet d'une connaissance scientifique. Aussi, nécessairement, le savoir scientifique n'a pas une compréhension du réel en soi, mais bien une simple connaissance des déterminations possibles dans le cadre intuitif précédemment cité.

Cela dit la limite n'est pas la borne : si notre connaissance ne peut pas s'éloigner de ce cadre méthodologique, transcendantal, il n'en demeure pas moins vrai, selon Hegel dans La Phénoménologie de l'Esprit, que la dimension pratique de la connaissance confère à celle-ci une histoire. Or l'histoire nous dit que l'homme a dû d'abord rechercher l'absolu, la compréhension du divin, pour finalement y renoncer jusqu'à délimiter le seul cadre dans lequel il progresse véritablement, grâce à la critique du 18^{ème} siècle.

Aussi c'est au cœur même de sa compréhension phénoménologique de lui-même, de ses limites, que l'homme élabore les conditions – libres – de son autodétermination en tant que sujet à la fois sensible et connaissant, en proie non pas, donc, à saisir le réel tel qu'il est dans sa contingence, mais à le rendre toujours plus rationnel. Notre connaissance scientifique du réel ne se cantonne donc pas aux seules sciences de la nature et au seul jugement synthétique a priori de Kant mais elle se déploie bien au-delà, jusqu'à l'action transformatrice du réel qu'elle permet. Aussi le réel n'est pas simplement – ce que Kant a posé le premier – un donné a posteriori, mais avant tout ce que l'esprit en conçoit. Aussi la pensée de Hegel, comme il l'annonce lui-même dans la Science de la logique, réalise finalement la sursomption (Aufhebung) de la Critique de Kant puisqu'il nous montre que la connaissance se réalise pleinement lorsque le concept – d'abord abstrait de l'entendement – finit par réaliser ce dont il est le concept dans et par l'action transformatrice du réel : l'homme conçoit le droit, la société et, enfin, l'Etat exactement au même moment où la communauté scientifique réalise qu'elle ne peut pas exister sans les institutions qui lui permettent de s'organiser en véritable communauté internationale de l'intelligence.

* * *

L'intuition montre que l'on reçoit une première connaissance du réel première et qui constitue un moment nécessaire préalable d'un savoir scientifique qui, cependant se sursume dans un déracinement du réel intuitif qui va d'abord déterminer ses propres concepts et, enfin, connaître le réel que nous transformons par une praxis historique. Ainsi même s'il est d'autres modes de connaissance du

réel, la science en est indubitablement le plus performant et par conséquent notre connaissance du réel ne connaît pas d'autre limite que la célérité à laquelle l'homme se perfectionne. Aussi la science absolue ne peut être que celle de l'Esprit, puisque c'est l'Esprit qui, en dernière analyse, non seulement conçoit mais, de surcroît, fait que ce qu'il conçoit soit, ou bien que ce qui est rendu possible qu'il conçoive toujours mieux et plus loin. C'est ainsi que les institutions politiques de l'Etat moderne garantissent aussi bien la conception de nouveaux savoirs que ces nouveaux savoirs permettent, comme par un cercle herméneutique, la naissance de nouvelles règles éthiques et/ou politiques.